

Récit de la vie de l'auteur dans les années 60

Les Moissons inachevées

Chagrin d'amour.

Vittel – Septembre 1965

Nous n'avons pas eu d'été, mais nous aurons un bel automne ; Il s'annonce en dorure sur les arbres du parc, les pelouses rêvant au soleil et quelques fleurs, quelques arbres encore bien verts.

Dans la lumière bourdonnent les insectes, derniers témoins de ce qui aurait pu être un été.

J'ai été standardiste pendant quatre mois, quatre mois de démarches, quatre mois de réponse, de servitude, d'inclinaison, d'espoir et d'amour, cet amour que j'ai nourri pour toi dès que je t'ai aperçu, au premier jour de notre rencontre. Alors m'appartenait un avenir de rêve. Je me souviens de toi comme si tu m'avais quittée hier au soir. J'abreuve ta bouche de lait sucré, j'enduis tes sens d'un baume, tes yeux et ton visage d'une cire éternelle, voulant te conserver comme un bien précieux dans tous les jours de mon existence, te manger dans l'assiette de mes années, te désirer dans le sein de mes souffrances ! Si tu ne fais plus partie ni de l'avenir, ni du présent qui me regarde, je sais que les circonstances t'auront incité à abolir notre liaison ; comme je te l'ai dit, si cela est, je te pardonne ; de toute manière, tu m'auras dérobé une partie de mon âme, de mon cœur et de mon corps. J'ai vu passer au standard de ce « Nouvel Hôtel » combien d'amants, de maîtresses dévorés par le feu d'une passion, d'épouses légitimes, d'enfants et de jeunes filles cherchant je ne sais quoi, perdus dans un désert d'amour, rongés par le secret... J'ai compris que mon cas ressemblait à mille autres, c'est pourquoi je ne m'y appesantirai pas comme j'aurais pu le faire il y a seulement un an ou deux, avec plus de jeunesse, avec moins d'expérience !

Vittel, importante station hydrominérale, connue dès l'époque romaine et depuis la fin du second empire jusqu'à nos jours, reçoit des curistes du monde entier. L'ensemble de ses hôtels somptueux et son établissement thermal laissent transpirer dans la richesse de leur architecture l'influence d'un empire colonial. Dans l'écrin de la campagne, la station se peint sous la lumière changeante d'une toile aux nuances délavées par de fréquentes pluies, s'allongeant jusqu'à l'aurée de sa parure boisée. Le parc resplendissant sous quelques embellies sait offrir ses palettes de couleurs flamboyantes dans la poésie inspirée de ses allées entre des arches de verdure. Il me paraissait cependant exigü pour s'y promener, lire et écrire dans la plaiade de ses pensées sans devoir rencontrer quelques intrus au regard inquisiteur qui se figeait sur moi, semblant vouloir entrer dans mon cheminement de réflexions, ouvrir la porte d'un jardin secret et tuer cet enfant d'anxiété que je promenais pour toi. Rappelle-toi ce fœtus de souffrance évoqué dans ma dernière lettre. J'aurai passé quatre mois à me souvenir de toi, de ton entrée en scène, de ta plastique dans la peinture de ces beaux jours où nous sortions ensemble...

Mais, je me suis efforcée de continuer enfin à explorer, fructifier mes premiers ouvrages d'écrivaine. J'ai parlé d'êtres qui, comme toi et moi, connaissent le bonheur, puis les échecs de la vie, se raccrochant aux branches fragiles de leurs idéaux comme le prisme de cristal venait à se rompre, perdant à jamais ses couleurs et sa raison d'être dans un pur fantasme. Tout n'était que feu de paille comme l'amour d'une nuit, d'un jour, même de plusieurs années ne faisait que tomber en désuétude à l'ombre des façades de ces grands hôtels abritant des « scénarios de vacances et de comédie humaine » Je suis restée dans ce passé mais tu n'y étais plus...C'était « fini Capri autant que les grandes mascarades de Venise »... Je ne pouvais pas y croire.. Je ne pouvais m'y résoudre... Le disque déchirant revenait inlassablement à ce chaos de l'être qui se rendait soudain comparable à une loque...

Comme tu le sais, j'aurai lu énormément durant cette saison, j'en suis très contente, je me sens moins vide d'esprit à bien des points de vue, je peux converser, réfléchir et écrire davantage. J'ai forcé mon étude en matière d'existentialisme grâce à Simone de BEAUVOIR et Violette LEDUC. J'ai apparenté leur cas au mien, je me suis sentie comblée, je voudrais tant devenir comme elles ! J'ai lu des littératures fortes telles

que MAUROIS dans « Prométhée » ou la vie de BALZAC, BARBEY D'AUREVILLY, DIDEROT, TCHEKHOV et PROUST dont les descriptifs savaient nous révéler toutes ces vérités exprimées dans les miroirs de l'existence.

J'ai découvert Mary Mac CARTHY, Alberto MORAVIA, le néo-réalisme d'ARAGON, ainsi que les données scientifiques de TEILHARD DE CHARDIN. Le philosophe de poche veille à mon chevet, il forme un avant-goût de ma religion classique. J'ai voyagé dans les beautés éphémères d'Océanie. Je me suis également documentée sur la littérature grecque. Je reste très marquée par les romans de Paul VIALARD. Voilà le fruit de ma saison, un peu d'écrits, beaucoup de lecture. Cela mis à part, j'ai étudié les foules des cafés, des salons de thé. J'ai dévoré chaque jour des gâteaux plus ou moins bons. J'ai pleuré parfois. J'ai détesté ceux avec qui je devais collaborer et cohabiter, lesquels semblaient venir d'un autre monde que le mien et m'en voulaient aussi, je crois, de ne pas leur ressembler. J'ai attendu ton courrier, j'ai médité tes phrases, décomposé tes idées, j'ai espéré entendre ta voix au bout du fil...

Aujourd'hui, je me maquille comme aux premiers jours, je m'ennuie comme aux premiers jours, j'attends l'Amour comme aux premiers jours, cet amour auquel, pourtant, je ne crois plus.

Avec la fin de l'été ressuscité et l'abondance des mirabelles, les dernières guêpes survivent, attirées par un sucre qu'elles n'ont pas eu dans les orages de juillet et les pluies d'août ; le parfum sucré de mon eau de toilette les attire tout comme la crème dont je nourris le cuir de mes sacs et la laque dont je voile mes cheveux. Elles bourdonnent autour de moi dès que j'ouvre la fenêtre, me promène dans le parc, ou mange une pâtisserie. Est-ce le symbole d'une humanité métamorphosée avec laquelle j'entre en lutte, voulant lui imposer des conceptions bien ancrées en moi, tout comme celles qu'on m'oppose ! Ainsi, J'égrène au long des jours ce chapelet de difficultés que rencontre la jeunesse à se faire entendre et comprendre.

Mon visage par endroit présente quelques boutons, manquerais-je de rapports physiques ou cela n'a-t-il rien à voir. Cette nourriture d'hôtel par surcroît s'avère ne pas me convenir. Enfin, demain ce sera fini, je retourne chez moi. Je ne sais de quoi vont se composer les jours à

venir, de travail, de voyages, de lectures. Cependant, je me réjouis de reprendre le cours de mes habitudes, franchir la porte d'un renouveau en ce cloître secret de la maison familiale, à l'abri des regards indiscrets, des jugements malveillants d'une société supportant mal la différence entre les êtres et leur environnement.

Tu te souviens peut-être de cette grande salle de séjour où nous t'avions reçu comme tu peux te souvenir encore de mon visage ! Tu te souviens de la chaude musique de Zorba Le GREC qui animait mon âme comme elle l'anime ce soir encore ! De ma fenêtre, je regarde la nuit ensevelir nos vies, abriter nos secrets, voiler notre misère et notre richesse, notre amour et notre échec. La musique de ma vie. La musique continue sa ronde, par la force des choses, comme mon existence se comble d'un travail d'études et de recherches. Un fond de nuit bordé de la parure lunaire éclaire ainsi mon jardin lui redonnant un peu de gaieté. Toi dont j'ai pris la main sans rien savoir de toi, ni l'âge ni la pensée, on ne peut ainsi me retirer de ta vie, toi que j'aime comme personne n'a pu t'aimer, il ne faut pas me retirer cette main, il te faut regarder la beauté du ciel, l'éclat du soleil, écouter encore le chant de la jeunesse. On a besoin de sable comme on a besoin d'eau, puis on a besoin de lumière comme on a besoin d'amour. Tu ne t'appellerais pas Gérard de.... Si tu partais ainsi dans les rues toutes noires, si tu voulais vieillir et rompre avec la jeunesse, seul moyen de subsister. Tu ne t'appellerais plus de ce beau nom si tu fermais les yeux à l'amour. Pourquoi vouloir en finir quand un espoir frappe à ta porte ?

Pour moi, tu serais le miracle surgi au sein de ma terre si tu ne me quittais pas. J'en appelle à ton aide, à ton secours parce que tu es ce type d'homme que je désire depuis l'âge de seize ans.

Nous nous sommes trouvés sur le grand carrousel de la vie, nous n'avons donc plus le droit de fuir, il te faut vieillir avec moi. La vie doit t'y condamner, j'ai le droit de t'enchaîner, tenant entre mes mains ce flacon d'élixir de la jeunesse alors que tu croyais accéder au seuil d'une vieillesse paisible, ouvrant le chemin sur une fin de vie sans écueil ni passion. J'ai le droit de tout te demander parce que j'ai voulu te ressusciter dans des jours que tu comblais d'ennui, buvant du whisky en quantité incalculable. Je l'ai su, on me l'a dit ; je ne t'ai jamais blâmé, mais je ne voudrais plus que tu te détruises durant des

heures, dans cette solitude implacable et cet enchaînement à la boisson. Je voudrais boire à ta sève pour m'accrocher, moi aussi, aux branches de cet arbre de vie prolifère et vivace. Je voudrais créer un empire dans le souvenir de tes baisers et de cette sève bienfaisante, de l'homme que tu représentais pour moi. Redonne-moi ta main et ne t'en vas pas, tu n'en as pas le droit !...

Aujourd'hui, je me sens marquée par mon enfance, ces craintes de l'enfance, les échecs, les obsessions, la formation et les larmes découlant des sentiments. Nous sommes marqués par ce problème trop complexe de la petite enfance et son passage à l'adolescence, son monde intérieur et le milieu dans lequel nous avons évolué. C'est aujourd'hui que je porte sur mon visage les marques de gravité d'une adolescence tourmentée, perturbée par un milieu familial obstruant quelque peu le fruit de mon épanouissement mais qu'il me fallait pour mon évolution. Je me sens marquée par la bâtarde et par les livres que j'ai lus, en grand nombre philosophiques. En fait, j'étais « cancre à l'école, la prison sans « barreau » gérée par ces religieuses fétiches des gens B.C. B.G. J'aurai du mal d'émerger dans la société, je le sais, malgré toute une culture acquise selon ma propre conscience des choses, ce long fleuve de connaissances que je parcours seule « entre l'Égypte, la Grèce et toute la planète. » Je me sens marquée par un présent difficile, marquée aussi par notre amour que j'ai voulu élever au-dessus d'un édifice d'amitié ; je me sens marquée par ta souffrance, marquée par la souffrance de ceux que j'aime, marquée déjà par le souvenir de liaisons mortes. Je me fais le refuge, la mère, la sœur, l'épouse d'un jour qui prend la main, fait du bien, console et laisse partir les voyageurs furtifs. Je me ressens comme un témoin de vos vagabondages à tous, gens de passage uniquement. Vous voulez partir. Je souffre un certain temps, puis tout passe et s'efface. Dans le fond, je ne suis pas aussi inutile que je peux le penser, pas plus inutile que cette femme destinée à tenir un foyer. Je sers plus que de l'amitié, le breuvage de l'amour et ce n'est pas si mal !

Je paie très cher à présent les fautes que j'ai commises en m'attachant à ton misérable personnage. Tu as détruit en moi altruisme et narcissisme, bouleversé l'image que je me faisais de la vie, la philosophie, la moralité que j'avais acquises et qui me permettaient de continuer mon avancée sur le fleuve de l'inconnu, dans ma barque solitaire. Aujourd'hui, je ne sais plus rien voir des beautés de la